



ADLFI. Archéologie de la France - Informations

une revue Gallia
Espace Caraïbes | 2013

Poteries des îles françaises de l'Amérique : productions locales et importées (XVII^e-XX^e s.)

Projet collectif de recherche (2013)

Henri Amouric, Guergana Guionova, Lucy Vallauri et Tony Volpe



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/adlfi/31039>
ISSN : 2114-0502

Éditeur

Ministère de la Culture

Référence électronique

Henri Amouric, Guergana Guionova, Lucy Vallauri et Tony Volpe, « Poteries des îles françaises de l'Amérique : productions locales et importées (XVII^e-XX^e s.) » [notice archéologique], *ADLFI. Archéologie de la France - Informations* [En ligne], Espace Caraïbes, mis en ligne le 01 septembre 2019, consulté le 29 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/adlfi/31039>

Ce document a été généré automatiquement le 29 juillet 2021.

© ministère de la Culture et de la Communication, CNRS

Poteries des îles françaises de l'Amérique : productions locales et importées (XVII^e-XX^e s.)

Projet collectif de recherche (2013)

Henri Amouric, Guergana Guionova, Lucy Vallauri et Tony Volpe

NOTE DE L'ÉDITEUR

Organisme porteur de l'opération : CNRS

- 1 L'année 2013 a d'abord été marquée par la réalisation de l'exposition « Dobans, Faïences et Coco Nèg, Poteries des îles, La Martinique, XVII^e-XX^e s. » tenue au Château Depaz. Elle avait pour objectif de rendre au public de façon aussi complète et plaisante que possible, le travail effectué en son nom. Et cela a été pour nous et la collectivité martiniquaise le moyen privilégié de faire concourir et de fédérer un nombre très significatif de personnes privées et de représentants d'institutions patrimoniales de l'île, autour d'un projet commun. L'exposition a aussi été un moyen d'étudier des objets auxquels seul l'objectif de leur valorisation nous a permis d'accéder, dans la plupart des cas (fig. 1).

Fig. 1 – Scénographie de l'exposition au château Depaz, par section thématique



Cliché : L. Damelet (CNRS).

- 2 La mission conduite en novembre et décembre 2013 en Martinique s'est déroulée en trois phases.
- 3 La première, qui a eu lieu en novembre, visait à réaliser, à l'occasion du démontage de l'exposition, l'étude de détail, la documentation archéologique et l'acquisition photographique de tous les artefacts.
- 4 D'importantes séries d'objets, de grand intérêt et de toutes origines, n'ont en effet été mises à notre disposition qu'au moment même du montage de l'exposition à la faveur de la dynamique créée par le projet de présentation. Outre sa vocation de donner à voir le patrimoine martiniquais y compris dans sa dimension archéologique, l'exposition voulue et financée à plus de 90 % par la Région Martinique, a été la seule occasion possible de disposer de collections privées et publiques inaccessibles jusque là.
- 5 500 objets ont été étudiés, 125 dessinés par G. Guionova, M. Bouquet, L. Vallauri et plus de 800 prises de vue effectuées par L. Damelet.
- 6 Une attention particulière a été portée aux productions locales, tous types confondus, modelées ou tournées et aux céramiques industrielles à sucre issues des fabriques de l'île ou importées. Cette dernière catégorie comprend assez peu d'objets bien conservés. Ils sont en effet de grande taille et dispersés dans un grand nombre de collections publiques et privées peu accessibles. Il importait donc de leur accorder un traitement aussi complet que possible. Il en va de même avec la série, toujours plus importante, des jarres espagnoles du début du XVII^e s. qui n'ont pu être réunies dans des conditions précaires qu'au tout dernier moment précédent l'inauguration au Château Depaz (fig. 2). Cet ensemble, aujourd'hui essentiellement en mains privées, appelé à grandir au fur et à mesure que l'enquête sur la dispersion de cette cargaison avancera,

est unique dans les collections françaises ; il méritait donc un traitement particulier. Les autres lots de céramiques importées ont enfin fait l'objet d'un travail d'étude et de dessin complémentaire. Parallèlement, puis à la suite de cette première séquence, deux binômes ont poursuivi les enquêtes dans le cadre du PCR entre fin novembre et le début décembre.

Fig. 2 – Jarres espagnoles du XVII^e s. retrouvées en mer, près du Carbet



Cliché : L. Damelet (CNRS).

- 7 Guergana Guionova et Mathilde Bouquet se sont entièrement consacrées à l'étude exhaustive du lot de matériel céramique issu des fouilles anciennes conduites sur la Maison Desroc, à Saint-Pierre, en déshérence depuis lors. La riche documentation qui a été produite à cette occasion a permis de dénombrer près de 800 formes qui ont complété notre connaissance de séries déjà repérées et l'ont enrichie de nouveautés rares.

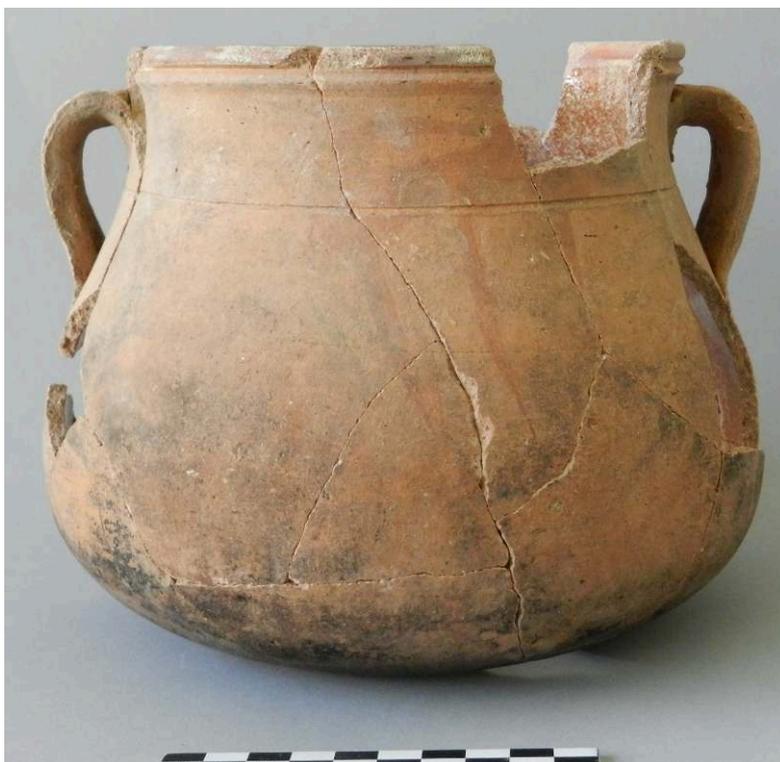
La céramique de la Maison Desroc

- 8 La fouille a été menée en 1991 par Serge Veuve qui en fait état dans le Bilan scientifique régional de la même année. Un rapport dactylographié rendu en 1991 devait détailler cette opération mais il nous a été impossible de le retrouver. Un autre document établi en 1993 reprend l'inventaire du mobilier archéologique des fouilles de Saint-Pierre entre 1988 et 1993. Il intègre des tableaux de comptage des fragments de mobilier céramique, notamment de la maison Desroc, effectués par de grands groupes « terre cuite, faïence, porcelaine, poupées, statuettes, pipes ». Très probablement, à cette occasion, un tri sommaire et un reconditionnement ont été effectués. Ce tri aurait isolé certaines catégories comme les pipes et les statuettes tout comme les fragments

comportant des marques et des estampilles. Dissociées de l'ensemble du lot, elles n'ont pas pu être retrouvées et intégrées dans cette étude.

- 9 Les groupes définis par ce premier conditionnement ont été repris ; après une identification des catégories, le tri a été poussé ou, au contraire, des assemblages ont été faits afin de pouvoir remonter au maximum les formes et procéder à une estimation des NMI (Nombre Minimum d'Individus). Cette estimation s'est avérée aisée, compte tenu de la relative fraîcheur du matériel. Un inventaire a été dressé sur la base des estimations et une documentation illustrative de photos et dessins assurée. Tous les objets témoins, non standardisés ou rares ont été numérotés au préalable.
- 10 Visiblement, les associations effectuées par Serge Veuve lors de son inventaire ne faisaient pas de distinction entre différents contextes archéologiques. D'après sa note dans le bilan scientifique régional, le dégagement de la maison attenante au Bureau du Génie concernait uniquement la couche de l'éruption de 1902. Certains fragments d'ailleurs, portent des traces d'incendie mais très rares sont ceux qui ont subi l'altération ou la déformation dues à une température excessive comme nous avons pu l'observer pour certains contextes de l'Habitation Perrinelle ou de la Maison Coloniale de Santé.
- 11 La répartition du mobilier par catégories illustre une grande variété de formes et d'origines, certaines enregistrées pour la première fois dans les lots martiniquais. La majeure partie, 38 %, est constituée par la faïence fine, 15 % reviennent à la porcelaine et près de 13 % aux différentes terres cuites de l'arrière pays marseillais. La céramique culinaire de Vallauris constitue, comme d'habitude, une part assez importante du total, près de 12 %, et les formes d'origine locale en regroupent 8 %. Toutes les autres catégories comprennent entre un fragment et 3 % du total.
- 12 La céramique d'origine locale est probablement celle qui apporte le plus de nouveautés pour l'ensemble des connaissances recueillies jusqu'alors. Constituée de formes peu standardisées à fonction prioritairement domestique, elle ne forme pas de séries homogènes. Les moules à sucre et pots à mélasse destinés à l'industrie sucrière sont quasi absents.
- 13 Près de 80 formes de céramique culinaire de Vallauris ont été identifiées et reprennent dans leur ensemble les caractéristiques déjà définies pour cette production (fig. 3).

Fig. 3 – Marmite « goutte » de Vallauris



Cliché : G. Guionova (LA3M).

- 14 Un petit lot rappelle l'approvisionnement complémentaire en formes culinaires produites dans les centres de Saint-Quentin-la-Poterie (Gard) ou Dieulefit (Drôme) ou du Sud-ouest, comme Sadirac. Quelques autres fragments, probablement de mêmes origines appartiennent à de la vaisselle ou à des formes à l'usage des pharmaciens ou parfumeurs.
- 15 La production d'Albisola à taches noires (Ligurie), de chronologie ancienne, est illustrée par une oreille d'écuelle, émoussée et probablement résiduelle.
- 16 De rares fragments témoignent pour la première fois de l'arrivée en Martinique de formes tardives espagnoles. Après les jarres d'huile et la vaisselle catalane identifiées en contexte sous-marin du XVII^e s., les fragments de kanti, ou poule, sont les seules attestations de ce commerce.
- 17 Les ateliers de l'arrière-pays marseillais fournissent principalement des tians et des pots de chambre ou de chaise percée. La majeure partie des 43 tians dénombrés est de couleur rouge ou miel sur engobe brun ou rouge. Les importations de Chine sont illustrées par des assiettes, le groupe de la faïence argileuse comprend une vingtaine d'objets, 9 sont des faïences « cul noir » avec un extérieur brun de manganèse. Le reste de la faïence stannifère est composé principalement de pots à onguent ou à pharmacie. La faïence fine est la catégorie la plus représentée dans le lot étudié. Leur répétition confirme les usages et les approvisionnements dans la consommation de Saint-Pierre autour de 1900. Avec plus de 15 %, la porcelaine française fournit largement le service de table avec des assiettes, des soupières et des saucières, des coupes et des cruches, des veilleuses et leurs tisanières.

- 18 L'étude de ce nouvel ensemble confirme et précise les permanences des approvisionnements et des usages dans les maisons de Saint-Pierre à la veille de l'éruption dont les précédents rapports ont fait l'état. Elle permet en plus, à travers quelques fragments, d'enregistrer des données inédites pour les assemblages céramiques.
- 19 La série de production locale est alimentée par quelques formes modelées, généralement rares, sinon absentes des contextes historiques (fig. 4). La présence de réchaud pose la question des ateliers producteurs et des pâtes en usage, question à laquelle seules des analyses de laboratoire en pétrographie pourraient répondre.

Fig. 4 – Marmite « canari », modelée locale



Cliché : G. Guionova (LA3M).

- 20 La maison Desroc livre également les premiers témoignages terrestres de l'importation des gargoulettes provençales, forme adoptée et devenue caractéristique de la production locale.

L'apport des sources écrites et de la presse Martiniquaise

- 21 Henri Amouric et Tony Volpe ont poursuivi les dépouillements, systématiques maintenant, des Gazettes et autres publications à caractère officiel de la Martinique pour les décennies 1800-1830 et celle des minutes notariales conservées dans l'île pour la même période, lesquelles recèlent nombre d'actes qui ne figurent pas réglementairement dans les « Doubles minutes » conservées aux ANOM à Aix-en-Provence. Ils ont également effectué des sondages dans les fonds de la Bibliothèque Schœlcher, mais n'ont pu avoir accès pour des raisons conjoncturelles aux fonds iconographiques.

- 22 Sans aller dans le détail d'une analyse en cours, quelques faits saillants retiennent déjà notre attention. L'augmentation des mentions « terre de pays » est à souligner, par rapport aux décennies précédentes. Outre les indications « tuiles du pays » qui étaient déjà fréquentes auparavant, les « jarres », les « carafes », les « canaris », les « terrines », les « cruches », les « pots » sont désormais plus nombreux. La catégorie des « pots à fleurs » semble également nouvelle.
- 23 Il est à noter que l'attestation la plus ancienne de carafes de « terre du païs » date seulement de 1817, alors même que les fouilles en livrent quelques témoins plus anciens.
- 24 Une question de dénomination se pose en outre avec le terme « canari », qui est un générique dont l'acception la plus commune doit être entendue comme marmite. Le terme est en effet des plus ambigus, puisque une « pignatte » de Vallauris en Provence est appelée canari au même titre qu'un canari modelé ou tourné local en terre « du pays », dont certains imitent même le profil des Vallauris.
- 25 La casserole, qui comporte une queue et que l'on désigne plus communément comme un poêlon, est très exceptionnellement une fabrication locale (un seul exemple prouvé en 1830) et cette forme, dans le groupe des terres cuites, paraît alors être exclusivement provençale. La forme la plus remarquable au sein de ce groupe de nouveautés, reste néanmoins le « bain de jambes », c'est-à-dire de pieds, sans doute dans sa version « haute » dont la plus ancienne mention dans cette série est de 1807.
- 26 Ces récipients, dont quelques versions de faïence trouvaient place au sein des riches habitations de l'île à la fin de l'Ancien Régime, se « popularisent » en quelque sorte à la faveur du développement des pratiques d'hygiène à la Martinique, déjà bien illustré par la multiplication des bains publics et des « chambres de bains » des maisons aisées. Cette transposition d'un modèle français vernissé ou émaillé en terre commune est un témoignage parmi d'autres de la diversification des productions des poteries locales, industrielles. En revanche, il n'est pas fait mention de bain de siège qui est ordinairement le pendant du bain de pied.
- 27 Les jarres de pays, avec parfois une précision sur leur destination fonctionnelle « à l'eau » paraissent aussi plus nombreuses, alors même que les jarres de Provence, tiennent toujours le haut du pavé, surtout dans les dispositifs, murés ou maçonnés et les cases à eau. Les plus grandes des fabrications locales, en dépit d'une indéniable qualité n'ont en effet ni la contenance, ni la résistance des gros conteneurs de Biot. Peut-être faut-il voir dans cette multiplication, un autre indice de la diversification des fabriques locales, dont la production de formes et recettes à sucre est en baisse.
- 28 Si l'on raisonne par catégorie de matériau, l'on est frappé par la multiplication des mentions de porcelaine. Déjà bien présente à la fin du XVIII^e s., elle connaît un succès grandissant dans ce début du XIX^e s., grâce aux fabrications industrielles européennes, principalement. Il y a néanmoins diverses qualités de porcelaine : les valeurs attribuées quand il y a prisée du mobilier le montrent bien ; la mention « grosse porcelaine » (1822, 1823, 1824, etc.) est une indication de moindre qualité. L'attribution d'origine dans la pratique notariale est rarissime et la France métropolitaine, pourtant premier fournisseur n'est mentionnée qu'une seule fois en 1828. La Chine, qui est le pays d'élection n'est mentionnée qu'une fois, en 1822, pour des séries d'assiettes, sans doute production spécifiquement créée pour le marché européen.

- 29 Parmi les catégories d'objets qui font florès désormais, on dénombre les déjeuners, les cabarets, les services à thé souvent ornés de dorure ; mais ce sont bien des services entiers comprenant des dizaines voire des centaines de pièces qui se retrouvent désormais dans les riches intérieurs. En cela d'ailleurs, les classes possédantes de la société Martiniquaise ne diffèrent guère de leurs homologues métropolitains.
- 30 La faïence est toujours aussi bien représentée, dans sa multiplicité d'origine et de formes. Sans grande surprise, la part de l'Angleterre et de la Normandie apparaît dominante, mais sans doute y-a-t-il une différence notable dans les produits recouverts pas ces désignations. Les faïences de Rouen, sont le plus souvent encore de véritables objets émaillés, des culs noirs de petite valeur. Les faïences d'Angleterre, et certains « grès » de même origine, sont à proprement parler des faïences fines ou des protoporcelaines, à l'avant-garde d'une mode qui a tôt fait de triompher en Europe et en France en particulier où les manufactures fondées par des anglais ou à l'imitation de l'Angleterre se multiplient. Rouen, la région parisienne, Bordeaux et bien d'autres provinces françaises, se convertissent peu ou prou à la faïence fine qui entre aussi dans le commerce colonial et entre en force dans les vaisseliers martiniquais. Les inventaires en font état parfois indirectement en indiquant des éléments de décor caractéristiques de manufactures anglaises par exemple : les assiettes à « barre bleue » ou à « barre verte » décrites à La Trinité en 1807-1810 correspondent à des modèles britanniques dont nous avons de multiples traces dans les archives du sol. Parallèlement, les faïences brunes ou noires, succédant peut-être à « l'Albisola à taches noires » liguriennes, ont une présence plus marquée dans les inventaires, sans que nous puissions y distinguer ce qui est français, anglais, flamand, ou même ligurien.
- 31 Dans cette catégorie le catalogue des objets ne connaît pas de révolution. Les bols couverts, les services, les fontaines et leurs cuvettes, les pots à l'eau, bidets, pots de chambre etc. sont des articles communs depuis des décennies.
- 32 La terre vernissée, le plus souvent sans doute provençale et pourtant si présente dans les séries archéologiques est toujours aussi rarement identifiée, sauf lorsqu'il s'agit de pots de chambre, ce qui correspond aussi à une réalité archéologique bien établie. Exceptionnellement, un nom de forme régionale est enregistré par le tabellion : c'est le cas d'une « canette de Normandie » en 1802, qui correspond à une forme de vase en grès particulière qui s'est maintenue jusqu'à la fin du XIX^e s.
- 33 Ces documents enregistrent sans doute mieux le détail du bâti que les listes de meubles meublants. Dans une occurrence, particulière, la case à eau, ces données sont essentielles.
- 34 Quatre d'entre elles ont été répertoriées, l'une à La Trinité en 1808 et une au Gros-Morne en 1816, sans détail notable sinon que la seconde est située comme il est de règle sous un appentis dont l'autre division est un office.
- 35 Un inventaire de 1817, à nouveau à La Trinité, donne, en revanche, le nombre de jarres qu'elle renferme (cinq) et leur origine, sans surprise, la Provence et cette situation est analogue dans un autre cas concernant encore la même localité en 1826 où l'on inventorie cette fois dans la case à eau « six grandes jarres de Provence avec les tuyaux de plomb communiquant de l'une à l'autre », détail fort intéressant d'un dispositif reconnu à l'Habitation Chalet des Anses d'Arlet, par exemple, dans nos enquêtes de terrain.

INDEX

sujets <https://ark.frantiq.fr/ark:/26678/pcrtXpeIEtqsSk>

chronologie <https://ark.frantiq.fr/ark:/26678/pcrt9hLpUyQcym>, <https://ark.frantiq.fr/ark:/26678/pcrti15znJ6Z4o>, <https://ark.frantiq.fr/ark:/26678/pcrtPSEEZSBEJp>

Année de l'opération : 2013

lieux <https://ark.frantiq.fr/ark:/26678/pcrtA9QOB3otnt>, <https://ark.frantiq.fr/ark:/26678/pcrtq9rmvQX6ie>, <https://ark.frantiq.fr/ark:/26678/pcrtasZ5N3aE3O>, <https://ark.frantiq.fr/ark:/26678/pcrtNU427bjbGj>, <https://ark.frantiq.fr/ark:/26678/pcrtWbGM9XcVpb>, <https://ark.frantiq.fr/ark:/26678/pcrtcHafBKwsPp>, <https://ark.frantiq.fr/ark:/26678/pcrtUCOZR5znps>

nature <https://ark.frantiq.fr/ark:/26678/crtqI2kNablQH>

AUTEURS

HENRI AMOURIC

CNRS